

Fidèle à notre habitude, je vous propose d'orienter ce carême sur le thème du sacerdoce, en cette année consacrée au Prêtres et où nous célébrons le 150e anniversaire de la mort du saint curé d'Ars, Jean Marie Vianney.

L'Année sacerdotale, dit le pape, veut contribuer à promouvoir un engagement de renouveau intérieur de tous les prêtres afin de rendre plus incisif et plus vigoureux leur témoignage évangélique dans le monde d'aujourd'hui.

Cet appel correspond à une crise du sacerdoce qu'il ne faut pas se cacher. Le pape mentionne le manque de vocations sacerdotales, surtout dans les anciens pays de chrétienté. Manque qui n'est pas sans lien avec un certain nombre de phénomènes déplorables qui sont pour le monde un motif de scandale et de refus : l'infidélité de certains prêtres, le scandale des prêtres pédophiles; la violation du vœu de chasteté par des prêtres, la désaffection des prêtres par rapport au sacrement de la confession, sans oublier un cléricisme persistant et même renaissant qui compromet la collaboration entre le prêtre et sa communauté.

Les remèdes proposés sont nombreux : abolition de l'obligation du célibat pour les prêtres, possibilité pour les prêtres mariés d'être réintégrés, ordination de laïcs dont la foi est attestée, ordination sacerdotale de femmes. Autant de propositions auxquelles la hiérarchie catholique oppose jusqu'à présent un refus catégorique.

Retour aux sources.

Au lieu d'entrer dans ces débats, je vous invite à faire un retour aux sources et à élargir notre horizon, pour contempler la vision de Jésus sur sa mission et sur la communauté qu'il a rassemblée pour continuer cette mission. Quel était le rêve de Jésus sur son Eglise ? Et à quelle conversion l'Eglise et chaque chrétien sont-ils invités aujourd'hui, spécialement en ce temps de carême ?

En relisant les évangiles, nous sommes surpris

- D'abord par le fait que Jésus lui-même n'a pas été un prêtre d'Israël ni même un Rabbin. Il n'appartenait pas à la caste des prêtres rigoureusement séparée du reste du Peuple de Dieu.
- Jésus n'était pas non plus un ministre d'un culte sacré rigoureusement séparé du profane. Il abolit la séparation entre le **sacré** et le profane. Il ne désacralise pas la religion, mais il la fonde sur le caractère sacré de l'homme comme il paraît dans ses paroles sur le Sabbat et sur les offrandes sacrées. Du coup il donne un sens nouveau au **Temple** et au culte des **sacrifices** qui s'y accomplissaient.
- Enfin, Jésus n'a pas voulu exercer un **pouvoir** politique ou religieux, comme le montrent le lavement des pieds et ses paroles sur la grandeur du "plus petit d'entre vous". Mais il a manifesté une autorité absolue et une puissance illimitée de salut.

Sacerdoce, sacré et pouvoir sont des notions que la théologie de l'Eglise a réintégrées dans sa réflexion sur le mystère chrétien, mais qui doivent être continuellement "évangélisées", c.à.d. purifiées et dépassées dans le sens nouveau que leur donne Jésus.

Quel genre de communauté

A partir de ces clarifications, nous pouvons poser la question de savoir : Quel genre de communauté Jésus rassemble-t-il autour de lui pour sa mission ?

Faisons d'abord une remarque de vocabulaire. Peut-on dire que Jésus a "fondé" l'Eglise telle que nous la connaissons à travers l'histoire ? La réponse est négative si l'on entend fondation dans le sens d'un acte juridique d'érection d'une institution ou d'une organisation. Faut-il d'autre part accepter la remarque sarcastique d'Alfred Loisy qui disait : « Jésus a prêché le Royaume, et c'est l'Eglise qui est venue »? Certes, non. Si Jésus n'a pas "fondé" l'Eglise, il n'en est pas moins incontestablement à l'origine. Toute sa vie et son œuvre sont au service de la venue du Royaume de Dieu, et du rassemblement et de la conversion du Peuple de Dieu de la fin des temps. En ce sens, l'Eglise est le but ultime de la vie et de la mort de Jésus.

La communauté que Jésus rassemble autour de lui est marquée par trois traits essentiels: elle est son initiative et son oeuvre, elle est entièrement centrée sur lui et elle est sacramentelle.

1. L'initiative divine. L'Eglise n'est pas la congrégation de ceux qui adhèrent à sa doctrine ou à sa mémoire. L'Eglise n'est ni l'initiative ni l'œuvre des disciples. La mort de Jésus sur la croix marque le point zéro de l'Eglise où tous ses disciples l'ont abandonné et se sont dispersés. C'est le Ressuscité qui les rassemble de nouveau en se montrant à eux et en leur donnant son Esprit. L'Eglise naît de la présence du Christ ressuscité et de l'Esprit.

2. Le Christ est lui-même le centre de cette communauté. Le principe d'unité de la communauté est la personne du Christ lui-même. "Demeurez en moi. Soyez un comme mon Père et moi".

L'Eglise n'est donc pas simplement un mouvement idéologique et religieux, ou une secte religieuse ésotérique d'initiés. Elle est une nouvelle réalité sociale, pleinement présente dans le monde, sans être du monde. La théologie classique disait qu'elle est une société à part entière ayant en elle tous les moyens pour réaliser son but. Les images que le Concile Vatican utilise pour définir l'Eglise sont celles de Peuple de Dieu, Corps du Christ, Temple de l'Esprit Saint.

3. Le caractère sacramental. Tout comme Jésus est le signe visible de la présence de Dieu dans le monde, ainsi l'Eglise est toute entière signe réel du Christ et du salut qu'il apporte au monde entier. C'est pourquoi l'Eglise est essentiellement fondée sur l'Eucharistie, sacrement par excellence de la présence du Christ dans son Eglise. Mais ni le Peuple de Dieu, ni l'Eglise n'existent pour eux-mêmes. Il sont au service du plan initial et final de Dieu qui est le salut du monde entier. La Bible ne commence pas avec Abraham et Moïse, mais avec Adam, c'est-à-dire l'humanité, et elle s'achève par la vision apocalyptique d'un "nouveau ciel et d'une nouvelle terre". (Rév. 21, 1). Vatican II dit que l'Eglise est "sacrement de salut pour le monde".

Etre Eglise aujourd'hui

En nous demandant comment nous pouvons être, aujourd'hui, Eglise selon le cœur du Christ, nous devons prendre en compte les deux grands événements qui déterminent l'époque que nous vivons : le Concile Vatican II, et la grande mutation de civilisation que nous traversons.

Karl Rahner disait à juste titre que Vatican II a été un "Concile de l'Eglise sur l'Eglise". Face au modèle classique d'une Eglise institutionnelle et hiérarchique, le Concile propose un modèle de communion, sans pour autant supprimer le premier. Ce qui fait que ceux qui se réclament aujourd'hui d'un modèle ou de l'autre, le font également au nom du Concile. Cette ambivalence peut être vue comme un compromis néfaste, mais elle peut aussi être interprétée comme la reconnaissance du fait que l'unité de l'Eglise (et cela depuis le temps de Pierre et Paul) n'est pas une uniformité mais une unité de tension entre différentes tendances, dans le lien de l'amour et de la foi. Je reviendrai sur les conséquences de cela pour nos jugements et nos attitudes personnelles face à l'actualité de l'Eglise.

Et puis, il y a l'immense et rapide transformation du monde qui n'est pas moins qu'une véritable mutation de civilisation, et de civilisation mondiale. A un monde fondé sur la croyance générale en Dieu, s'est substituée une société profondément laïcisée ; à une société monolithique une société pluraliste ; à une mentalité collective, un esprit fortement individualisé et allergique à toute forme d'institution.

Pour l'Eglise, cette mutation culturelle a entraîné, de façon vertigineuse, l'effondrement de ce que Emmanuel Mounier appelait la "Chrétienté" et dont il prophétisait, dès les années 1930, la fin définitive, dans ses articles sur « Feu la Chrétienté ». Il entendait par là le type d'Eglise qui, depuis Constantin a prévalu pendant 16 siècles dans ce qu'on appelait justement "l'Occident Chrétien" et dans les continents colonisés par lui. Cette Eglise s'identifiait à la culture et à la civilisation ce qui lui valait une omniprésence, un pouvoir séculier considérable et un prestige à l'avenant.

Tout cela est encore si proche et pourtant déjà si loin de nous. Devant la diminution numérique des chrétiens, devant la perte d'influence de l'Eglise et même sa marginalisation croissante, nous parlons de crise. Crise signifie épreuve, mais aussi choix. La réalité actuelle peut aussi être pour nous un signe des temps qui nous invite à une conversion et au refus des tentations de la domination, du pouvoir et du prestige. Et ainsi nous revenons au sujet des prêtres.

Des prêtres pour l'Eglise et l'Eglise pour ses prêtres

Dans un article récent sur le scandale des prêtres pédophiles, Timothy Radcliffe suggère que la racine profonde de la crise du sacerdoce est à chercher dans une Eglise trop orgueilleuse et trop puissante. L'Eglise doit devenir plus humble et plus fraternelle, à l'image de son Seigneur.

En conclusion, disons que s'il est vrai que l'Eglise sera à l'image de ses prêtres, (comme le montre le cas du saint curé d'Ars, qui est une grande source d'inspiration, sans être pour autant un modèle pour les prêtres d'aujourd'hui), il est également vrai que l'Eglise aura les prêtres qu'elle mérite. Du coup l'année des prêtres ne devient pas seulement une pieuse intention de prière, mais aussi une tâche et un appel à la conversion de notre manière d'être Eglise, à commencer par notre vie personnelle et celle de nos communautés.

Voilà bien un beau programme pour ce temps de carême qui prépare aussi la Résurrection de l'Eglise du Christ Ressuscité.

Préparer la Pâque comme une résurrection de l'Eglise

Dans cette deuxième partie de notre récollection, cherchons à voir comment nous pourrions vivre pratiquement et concrètement ce temps de carême à la lumière du mystère de l'Eglise et du sacerdoce.

A la suite de notre réflexion de ce matin, je vous propose : trois attitudes à cultiver, trois tentations à combattre et quelques questions concrètes pour un examen de conscience personnel et communautaire.

Trois attitudes à cultiver

1. Foi et humilité

Accepter humblement que l'Eglise est à la fois divine et humaine. L'Eglise est divine et sainte dans son origine et sa vocation, mais elle est bien humaine parce que confiée à des hommes imparfaits et pécheurs. Son histoire est jalonnée par les plus hauts sommets de la mystique, de la culture et de la charité, mais aussi par des abus du pouvoir féodal, et les horreurs des croisades, de l'inquisition et des guerres de religion. Yves Congar dit que l'Eglise est comme un arbre : nous en voyons l'écorce rude et poussiéreuse, mais dans l'arbre vit la sève de l'Esprit. Oui, Dieu travaille à travers des hommes fragiles. Nous ne devons jamais oublier cette double polarité. Surtout à une époque qui tend à noircir l'histoire de l'Eglise d'une façon unilatérale et tendancieuse. Ne buvons pas de ce poison capiteux.

2. Engagement personnel

Souvent, quand on parle de l'Eglise, on pense à l'institution ou à son hiérarchie. On se place alors, consciemment ou inconsciemment face à l'Eglise ou en dehors de l'Eglise. Alors que l'Eglise est une dimension essentielle et profonde de ma propre vie : comme croyant en Jésus, je suis d'Eglise et je suis Eglise. Car Jésus a voulu l'Eglise et je ne peux adhérer à lui que si j'adhère à elle dans la fidélité de la foi.

3. Ni pessimisme ni optimisme, mais espérance

Faire des pronostics pessimistes ou optimistes sur l'avenir de l'Eglise est stérile, car ces sentiments reposent sur des calculs et des attentes humaines, tandis que l'avenir de l'Eglise repose sur la fidélité du Christ. En outre, ces sentiments sont très ambigus, car les mêmes développements qui rendent les uns optimistes, rendent les autres pessimistes. Je pense au succès, au moins apparent et partiel, d'une restauration de la "chrétienté" qui reconforte les uns et désole les autres.

Trois tentations à combattre

1. La tentation des statistiques

En parlant de l'enfer et du purgatoire, un économiste disait : "La comptabilité du bon Dieu n'est pas la même que la mienne". Il faut se méfier des chiffres pour évaluer la santé de l'Eglise. Quelqu'un demandait : "Jadis il y avait beaucoup de catholiques, mais combien de chrétiens?" Et on pourrait retourner la question : "Aujourd'hui il y a beaucoup de chrétiens, mais combien de catholiques?". De toutes façons nous savons que l'on peut faire dire aux statistiques ce que l'on veut. C'est pourquoi nous pouvons nous réjouir des JMJ, (Journées Mondiales de la Jeunesse), mais non pas à cause du nombre des jeunes qu'ils rassemblent, car à ce niveau-là, les JMJ ne pourront jamais concurrencer l'affluence aux festivals rock et aux parades des gays.

2. La tentation d'opposer les différences

La grande presse simplifie la dynamique intérieure de l'Eglise en la réduisant à une opposition entre "Progressistes et Traditionalistes". C'est une présentation bien superficielle qui oublie deux choses : d'abord qu'il s'agit de deux façons sincères de concevoir et de promouvoir l'avenir de l'Eglise, ensuite que ces tensions réelles ne brisent pas l'unité si elles sont vécues dans la charité et la foi. L'unité pour laquelle prie Jésus n'est pas uniformité, mais une unité qui fait communier dans l'amour les différences respectées. C'est la définition même de l'Esprit Saint au cœur de la Trinité !

3. La tentation de l'Eglise refuge

Devant l'indifférence et même l'hostilité ambiante, nous pourrions être tentés de nous retirer dans la communauté de l'Eglise comme dans une forteresse. C'est la tentation peut-être la plus subtile qui nous menace. Car elle est contraire à notre vocation d'être sacrement du salut au cœur du monde, et du monde tel

qu'il est aujourd'hui. Notre place est au cœur de la mêlée et nous trouverons la force nécessaire pour y entrer dans la conviction que là où Dieu semble le plus absent, il est déjà présent, il nous y précède et nous y attend.

Quelques questions concrètes

- Quand je parle de l'Eglise, à quoi est-ce que je pense ? Au Pape, au Vatican, ou à moi-même, à ma paroisse, à ma communauté ?
- Quels sont les reproches principaux que je fais à l'Eglise ? Ne seraient-ce pas précisément les reproches que je devrais me faire à moi-même ? (de vouloir posséder la vérité et toute la vérité, le désir de domination et de prestige, l'intolérance etc..)
- Dans l'Eglise, est-ce que je me classerais parmi les progressistes ou les traditionalistes, à la gauche ou à la droite ? Et Jésus, où me classerait-il ?
- Est-ce que mon obéissance à la hiérarchie est une soumission aveugle ou une loyauté libre et responsable, basée sur la foi dans l'autorité conférée par Jésus à ses apôtres et à leurs successeurs.
- Nous attendons beaucoup du prêtre, et à juste titre. Mais qu'est-ce que les prêtres peuvent attendre de nous ? Est-ce que je prie pour les prêtres et est-ce que j'essaie de les soutenir par mon amitié et toute aide dont ils peuvent avoir besoin ?

Puis-je terminer sur une note d'humour et une prière ?

J'ai deux petites histoires.

La première vient du Cardinal Ratzinger. C'est l'histoire d'un juif du Moyen Age qui, au cours d'un voyage, passait à la cour papale et qui devint catholique. A son retour, un connaisseur de la cour papale lui pose cette question:

- "Ne t'es-tu pas rendu compte de tout ce qui se passe là-bas...?"
- Oui, dit-t-il, j'ai tout vu, toutes ces choses scandaleuses, tout!
- Et malgré cela tu es devenu catholique ? dit l'autre. Ça n'a pas de sens !
- C'est précisément à cause de cela que je suis devenu catholique, lui répondit alors le juif. "Car si l'Eglise continue à subsister, c'est vraiment que quelqu'un d'autre la maintient." (Cardinal Ratzinger. "Voici quel est notre Dieu. Paris. Plon-Mame. 2001, p. 43)

La deuxième histoire rapporte que Napoléon dit un jour qu'il détruirait l'Eglise. Là-dessus, un cardinal lui répliqua: "Impossible, même nous, depuis 18 siècles, nous n'avons pas réussi à le faire!"

Enfin, je reprends ici un extrait d'une célébration de prière qui a rassemblé prêtres et laïcs dans une Eglise d'Afrique au début de l'année sacerdotale. Après la demande de pardon des prêtres pour leurs fautes et leurs manquements, les laïcs aussi ont demandé pardon. Unissons-nous à leur prière.

Seigneur, nous aussi, les laïcs, nous avons à te demander pardon pour notre comportement envers nos prêtres.

- *Souvent, nous ne soutenons pas assez nos prêtres. Nous les critiquons, parfois même à tort. Seigneur, prends pitié.*
- *Nous les divisons, en les opposant les uns aux autres. Nous aimons l'un et nous rejetons l'autre. Seigneur, prends pitié*
- *Souvent, nous ne sommes pas assez engagés dans l'Eglise. Nous laissons nos prêtres tout faire, comme si le travail de Dieu n'est pas pour nous tous. O christ prends pitié*
- *Quand nous voyons nos prêtres se conduire mal, nous n'avons pas le courage de leur parler et de les conseiller. Seigneur, prends pitié.*